

COURRIER DU BRÉSIL

POLITIQUE. — LITTÉRATURE. — REVUE DES THÉÂTRES. — SCIENCES ET ARTS. — INDUSTRIE. — COMMERCE.
CE JOURNAL PARAIT TOUS LES DIMANCHES.

RÉDACTEUR-GÉRANT-RESPONSABLE, AD. HUBERT.

BUREAU : RUE DO OUVIDOR N. 112.

RIO DE JANEIRO : Un trimestre 3\$000, six mois 6\$000, un an 12\$000. — PROVINCES : Un trimestre 3\$500, six mois 7\$000, un an 14\$000.

COURRIER DU BRÉSIL.

SOMMAIRE.

CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DU COURRIER DU BRÉSIL. — FAITS DIVERS. — ECHOS DE RIO DE JANEIRO. — CITATIONS DES JOURNAUX. — GAZETTE POUR RIRE. — VARIÉTÉS. — Lucrezia la bella, par Ed. L'hôte.

Correspondance particulière du Courrier du Brésil.

Londres, 9 Mars 1861.

Le parlement s'est réuni pour la première fois à Turin et déjà le sénat a proclamé Victor Emmanuel roi d'Italie, à l'unanimité moins deux voix. La question brûlante de Venise semble ajournée pour le moment : le Cincinnatus italien conduit la charrue à travers les rochers de son île de Caprera en attendant que le parlement italien l'appelle pour arracher définitivement du sol de la péninsule l'ivraie tudesque. Cependant nos soldats restent à Rome, exécrés des prêtres qu'ils ont l'air de défendre et du peuple romain qu'il empêchent de se joindre au mouvement italien.

Le brochurier en chef de l'empire, M. de la Guéronnière a tenté de justifier, dans une nouvelle production signée de son nom, dûment autorisée par M. de Persigny et intitulée — La France, Rome et l'Italie, la politique suivie par Napoléon III de 1849 à 1860. M. le Vicomte n'a pas été fort heureux dans l'exposé de cette politique flottante, incertaine, profondément égoïste au point de vue dynastique et qui, au bout de 12 ans de tâtonnements n'a réussi à satisfaire ni les amis de la papauté, ni ceux de l'Italie. Quoique l'hypocrisie qui dominait dans les autres brochures, sorties de la même officine, soit moins flagrante dans celle-ci, il résulte cependant de la lecture que le gouvernement impérial a entonné du plus profond respect le chef spirituel de l'Eglise « pour qui le fils aîné de l'Eglise, n'a cessé d'être un fils respectueux et fidèle; car partout où notre influence civilisatrice pénètre, elle porte avec elle les germes de la foi. Derrière notre drapeau c'est toujours la croix qui apparaît et en donnant au Saint-Père plus d'âmes qu'il ne pourra jamais perdre de sujets. »

Voilà pour le pape idéal qu'a rêvé le concordat. M. le Vicomte daigne même ajouter que « lorsqu'au 10 Décembre 1848, la con-

fiance nationale remit le pouvoir aux mains de l'héritier de l'empire, le clergé s'associa à cette manifestation populaire. Il devrait dire aussi que cette lettre de change bonapartiste sur la bonne volonté cléricale fut acquittée avec usure l'année suivante par l'infame expédition romaine sous les ordres d'Oudinot; mais cela n'entre pas évidemment dans le plan de M. le vicomte qui, tout en protestant du respect du fils aîné de l'Eglise pour un pape, idéal, s'empresse d'insinuer aussi clairement que possible que le pape réel, est un vieillard entêté, coupable de la plus monstrueuse ingratitude et entouré d'une bande de coquins qui lui font commettre toutes sortes de folies. Quant à une conclusion on la chercherait vainement dans cette brochure qui constate seulement ce que personne n'ignorait que la cour de Rome et les Tuilleries sont irrévocablement brouillées.

Vous pensez bien que nos seigneurs les évêques n'ont pas laissé tomber sans la relever cette élucubration officielle. L'évêque d'Orléans, M. Dupanloup, bien connu par sa verve académico-pamphlétaire, s'est empressé de relever le gant jeté à l'ultramontanisme; les arguments de l'évêque ont été assez faibles, mais la forme a été vive, incisive, et il a fait ressortir, d'une manière peu agréable pour l'infailibilité bonapartiste les tergiversations et même le manque de foi de Napoléon III, dans toute cette question italienne où tout le monde a été trompé, sans que le trompeur lui-même ait recueilli le bénéfice qu'il attendait de sa duplicité. Lorsque Ch. Dupanloup examine la combinaison ridicule du vicariat de Victor Emmanuel dans les romagnes sous la souveraineté du pape, il demande à Bonaparte s'il aimerait à donner le vicariat de l'Algérie au prince de Joinville. Mais l'évêque d'Orléans a conservé dans toute cette polémique des formes auxquelles l'évêque de Poitiers n'a pas cru devoir s'astreindre. Le fougueux prélat a mis résolument les pieds dans le plat, comparé Victor Emmanuel à Hérode et Bonaparte à Ponce-Pilate. Au point de vue cléricale la comparaison est si juste qu'elle a eu tout de suite un immense succès et que l'évêque a été déferé, ce qui lui est bien égal, aux censures du conseil d'Etat.

Voilà où nous en étions lorsque l'ouverture du pseudo-parlement français est venue nous

mettre à même de juger de la partie des réformes inaugurées par le décret du 24 novembre dernier. A vrai dire, amis et ennemis du régime parlementaire ont été surpris de l'effet galvanique qu'une simple discussion de l'adresse a produit sur ce cadavre du sénat; quelques uns ont même été jusqu'à espérer que cet essai de parlementarisme étriqué porterait quelques fruits; mais la composition du sénat, comme celle du corps législatif, était l'œuvre d'une réaction despotique qui n'a pas connu de frein depuis dix ans. Le décret du 24 novembre n'est que le résultat d'un caprice libéral qu'un autre caprice dans le sens contraire peut détruire demain et non un retour sincère vers un régime légal dont la volonté nationale, librement manifestée, serait le seul arbitre. Comment, en effet, s'abandonner à ce fol espoir sous un régime où la loi des suspects reste suspendue sur la tête des citoyens, comme la manifestation permanente de la plus honteuse servitude, sous un régime où le ministre regardé comme le plus libéral, M. de Persigny, a l'audace de chercher une justification à ses mesures arbitraires, contre la presse, dans l'histoire anglaise du XVII^{me} siècle.

Le corps législatif n'abordera la discussion de l'adresse que lundi prochain, et nous savons déjà que les cinq membres de l'opposition démocratique, qui se sont résignés à prêter serment à l'homme du deux-décembre et à endosser la livrée impériale, proposent des amendements où l'on demande l'évacuation immédiate de Rome par nos soldats, l'abrogation de la loi de sûreté générale, un régime légal substitué à l'arbitraire qui pèse sur la presse et que la sincérité des opérations électorales rende la vie au pouvoir municipal et au suffrage universel.

Dans le sénat le prince Napoléon a prononcé un long discours que toute la presse bonapartiste porte aux nues et que la presse ultramontaine attaquerait avec une violence furibonde, si elle était libre de le faire impunément. Plus concluant que M. de la Guéronnière le prince sonne le glas funèbre de la papauté temporelle; mais suivant la singulière habitude de la politique bonapartiste, il propose que Rome soit divisée en deux parts l'une attribuée au pape, l'autre au roi d'Italie. Victor Emmanuel trônerait au Quirinal tandis que le pape devenu *trasteverino* serait libre de continuer au Vatican les traditions que décrit si bien Petruccelli de la Gattina dans ses préliminaires de la question romaine, et d'enfermer si bon lui semblait au château Saint-Ange les hérétiques qui se hasarderaient de l'autre côté du Tibre. Vous pensez bien

qu'une telle proposition, digne pendant des restaurations décidées à Villafranca du vicariat des romagnes et de Rome séparée de l'Italie au profit du pape, n'a pas la moindre chance d'être acceptée ni par le pape, ni par les italiens. L'ex-légitimiste, ex-bonapartiste et ré-légitimiste. La Roche jacquelin avait précédé le prince à la tribune du sénat — s'il y avait encore une tribune — et défendu la cause de l'ultramontanisme ; ce prince et lui se sont attaqués avec une aigreur dont le dialogue suivant peut donner une idée :

« — Son altesse a dit que j'avais reçu des démentis dans la séance d'hier. Je n'ai jamais reçu de démentis de personne, fût-on prince, sans les relever énergiquement, dit le marquis ! — « Je n'ai pas donné de démenti, réplique le prince ! — « Du moment que le mot est retiré reprit le marquis. — « Je ne retire rien s'écrie le prince, puisque je n'ai pas dit ce mot. — « Le prince n'ayant pas dit ce mot, je me déclare satisfait conclut le marquis. »

Le ridicule marquis de Boissy, l'ancien cauchemar de la chambre des pairs de Louis-Philippe, est venu mêler ses interruptions comiques à ce débat en demandant pourquoi les anglais avaient le droit de circuler en France sans passeport ; tandis qu'un citoyen français qui se hazarde de Paris à Saint Cloud sans ce document, court le risque d'être arrêté. Le marquis ne voit pas pourquoi M. de Persigny, à la suite d'une saoulerie anglaise, (le mot est dans le *Moniteur*) s'est laissé aller à cette concession envers la perfide Albion, qui n'a pas l'avantage d'être bien dans les papiers de M. de Boissy.

Les cardinaux français qui sont de droit membres du sénat ont défendu la papauté avec une mollesse, une insuffisance et une maladresse incroyables ; quelques membres ayant proposé un amendement en faveur du pouvoir temporel du pape, cet amendement a été rejeté à une faible majorité. Dès lors le parti clérical encouragé par la minorité considérable qu'il avait réunie contre le gré des ministres a fait rouvrir la discussion générale qui continue.

Un des incidents les plus piquants de la discussion de l'adresse a été une sortie vertueuse de ce vieux renégat de procureur général Dupin contre les agioteurs et tripoteurs de Bourse à l'occasion de la scandaleuse affaire Mirès. Vous savez que cet israélite, coulissier de second ordre en 1848 et riche hier d'une cinquantaine de millions vient d'être arrêté il y a une quinzaine de jours sous l'inculpation de descroqueries gigantesques auxquelles sont mêlés de hauts personnages du bas-empire dont tout Paris répète les noms. La corruption pratiquée par Mirès avait atteint de telles proportions que le financier juif se croyait parfaitement assuré de l'impunité et continuait son exploitation du *Gogo* parisien malgré les criailleries des moutons qu'il avait tondu de trop près. Enfin le scandale était devenu si grand que Bonaparte avait fait appeler Mirès pour lui faire rendre gorge sans bruit ; mais celui-ci s'est rebiffé. Dans une lettre que l'on déclare un modèle d'impudence et dont il a eu soin de faire circuler des copies, il a osé braver César en face et menacé

de culbuter l'édifice de décembre si on touchait à un cheveu de sa tête. L'empire étant dans un mode vertueux et passablement assis, le financier a été arrêté un dimanche et mis au secret à Mazas ; sa caisse de chemins de fer a été fermée, ses biens particuliers pourvus d'un administrateur, et après huit jours d'incarcération, pendant lesquels certains hauts fonctionnaires ont eu l'option de se libérer vis-à-vis de la banque Mirès ou de se brûler la cervelle, on a permis à la presse française d'annoncer l'arrestation qui courait dans tous les journaux étrangers depuis une semaine.

M. Billault, ministre porte-voix du nouveau régime, répondant à M. Dupin durant la discussion du sénat a eu l'impudence de dire que la presse était fort coupable dans cette affaire. Il est certain que la presse a ouvert ses colonnes aux annonces mirobolantes et aux réclames de M. Mirès ; mais l'honnête M. Billault aurait dû ajouter en conscience que si un journal se fût permis de critiquer les opérations financières de M. Mirès, il serait immédiatement tombé sous les rigueurs de l'aimable loi qui régit la presse française depuis 1852, comme répandant de fausses nouvelles, ou jetant l'alarme dans les hautes entreprises patronnées par l'autorité. « Il tonne dit de ce près la largeur de sa langue » infortuné journal ! Il n'en fallait pas plus pour que M. Billault le dévouât vertueusement aux dieux infernaux de l'empire !

FAITS DIVERS.

Charles Colligny un des rédacteurs de l'*Artiste*, dans une notice biographique sur Henry Murger :

« Vous savez qu'il est mort en ce grand et lointain logis qu'on appelle la maison municipale de santé du Dr. Dubois, et que Jules Janin s'obstine éloquentement à nommer un hôpital. Henry Murger était trop le représentant de la jeunesse littéraire pour que la jeunesse et la poésie ne l'escortassent pas jusqu'à sa dernière demeure. A ce rendez-vous d'honneur nous étions tous présents. Nous voyant ainsi passer, à peu près mille amis silencieux et fatalement touchés, le quartier du faubourg Saint Denis, le boulevard neuf qui expire au faubourg Poissonnière, les vieux boulevards qui vont jusqu'au cimetière Montmartre, se demandaient quel était l'opulent trépassé qui se faisait suivre si respectueusement par cette foule d'habits noirs, de têtes intelligentes et de manteaux étoilés. C'est ainsi que la misère du poète et de l'homme de lettres fait envie au million. Cette victoire populaire du talent ou du génie est un des plus admirables bienfaits de la révolution de 1789. Voltaire et Jean-Jacques peuvent revenir ; ils seront contents. »

Les droits de la propriété littéraire continuent d'attirer l'attention du gouvernement français.

Des négociations se poursuivent dans le but de multiplier et d'améliorer à ce sujet les traités internationaux.

Un projet de loi sur la propriété littéraire est à l'étude.

Mais c'est la propriété littéraire en France dont on devrait s'occuper : Henri Murger et Gérard de Neval ne gagnaient pas leur vie — et leurs livres sont dans toutes les mains !

Mr. M. voyant pleurer sa femme à l'heure des fiançailles de Mr. Is avec modemoiselle *** lui dit en lui serrant la main : « Eh ! mon Dieu, ma chère amie, pourquoi pleurer ? Je vous l'ai déjà dit, il y a longtemps que cet homme-là nous trompe. »

La *Critique*, journal universel, a la prétention de dire des choses neuves, et en effet, elle en dit.

Lisez :

« Les oies anglaises ont le cœur tendre. On cite une oie qui, après avoir été sauvée par un chien lorsqu'elle était sur le point d'être dévorée par un renard, était devenue inséparable de ce chien. Jamais elle ne s'écartait du chenil où couchait son libérateur, elle l'accompagnait dans ses promenades ; et lorsque le chien se mettait à courir, elle le suivait à tire-d'aile ; c'était pour tout le pays un spectacle amusant.

« Dans une maladie que fit le chien, l'oie s'établi devant le chenil, ne laissant approcher que la personne qui venait soigner le pauvre quadrupède. Le chien mourut ; l'oie fut inconsolable. Elle était établie dans le chenil, qu'elle ne quittait plus ; on voulut, pour la consoler, lui donner un autre compagnon : c'était un chien de même taille et de même poil.

« Il n'était pas aussi bienveillant que son devancier : son premier pas fut d'étrangler la pauvre bête. »

— Croyez cela, lecteur et mangez du canard.

Dans le dix-huitième volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, qui vient de paraître, M. Thiers, traçant à la page 91 le portrait de Louis XVIII, lui reproche de n'avoir pas « fréquenté Montesquieu. »

Montesquieu est mort le 10 février 1755, et Louis XVIII n'est venu au monde que le 17 novembre de la même année. On trouvera peut-être qu'il eût été difficile que des relations intimes s'établissent entre ces deux personnages.

On lit dans un journal.

Un des trois ou quatre aveugles qui peuplent le pont des Arts est depuis quelques jours victime de la mystification suivante : Un gamin, abusant de sa qualité de clairvoyant, eut l'idée infernale de percer près du bord un petit sou dans lequel il a introduit une ficelle, et tous les jours il s'imposait le cruel devoir de jeter en passant son sou captif dans la sébile du mendiant. Celui-ci, entendant le son bien connu d'une pièce de cinq centimes, plongeait les doigts dans la jatte de bois qui

lui sert de tirelire, mais le gamin qui tenait sa ficelle par un bout, la tirait violemment à lui, et l'aveugle ne trouvait rien. Ce phénomène inexplicable pour l'infortuné qui en subissait les conséquences, s'était déjà renouvelé cinq ou six fois, lorsqu'un jour le gamin résolut de compléter cette farce dont M. Romieu eût été fier. Il s'approcha de l'aveugle et, d'une voix émue par la compassion, il lui dit :

— Mon brave homme, je m'aperçois que depuis quelque temps on vous joue le tour odieux de jeter dans votre sèbile un sou retenu par une ficelle. Je connais le malfaiteur, c'est un gamin à qui vous devriez bien donner une bonne leçon. Tenez, je l'aperçois au bout du pont; il a son sou tout prêt, tenez-vous pour averti.

— Merci, dit l'aveugle; il va voir de quel bois je me chauffe.

En ce moment un honnête citoyen s'arrête et jette un sou à l'aveugle. Celui-ci ne doute pas que ce ne soit son persécuteur; il saisit son bâton et se précipite sur le monsieur qu'il frappe à coups redoublés, tandis que l'aimable enfant qui a causé tous ces quiproquos, se tient les côtes à quatre pas de là.

CITATIONS DES JOURNAUX.

Charivari.

TRIBUNAL EXTRAORDINAIRE DE DAMES.

Présidence de Machin-Pacha.

AFFAIRE DES DRUSES.

La séance est ouverte à midi. Machin-Pacha et ses assesseurs fument leur chibouck et prennent des demi-tasses en causant de leurs petites affaires jusqu'à une heure trois-quarts.

Au huitième chibouck escorté d'une sixième demi-tasse, le président se décide à exercer les fonctions de son grave ministère.

Un premier prévenu est introduit. Il est accusé d'avoir coupé en morceaux le fils d'une chrétienne.

LE PRÉSIDENT. — Accusé, vous savez pourquoi vous êtes traduit à cette barre ?

L'ACCUSÉ. — Je l'ignore, mon président... Innocent comme l'enfant qui vient de naître.

LE PRÉSIDENT (se tournant vers les juges). — Du moment que ce garçon est prêt à jurer sur le Coran qu'il est innocent, la politesse exige que nous le croyions. Cependant, pour prouver à quel point je prends au sérieux mes fonctions vengeresses, on va entendre les témoins.

On amène la mère de la victime.

LE PRÉSIDENT (avec rudesse). — C'est toi qui prétends que l'homme ici présent a... maltraité ton fils ?

LA MÈRE. — Maltraité !... Vous voulez dire assassiné. Il l'a tué, haché, torturé !

— Permits, permits... S'il l'a torturé, c'est qu'il n'était pas mort; s'il l'avait haché il aurait été mort; s'il l'avait scié, il n'aurait pas eu besoin de le hacher... Ta déposition me semble suspecte.

— Je dis la vérité... Ma douleur ne saurait jouer sur les mots... Ne m'accablez pas.

— Cette insinuation malveillante pour le tribunal sera appréciée. Toutefois, pour montrer à l'Europe que je sacrifie l'amour-propre au devoir, je consens à poursuivre l'interrogatoire. De quel instrument s'est servi l'accusé pour couper ton fils en morceaux ?

— D'un instrument tranchant.

— Ceci est un subterfuge. Nous possédons une foule d'instrumens qui ont la propriété de trancher. Nous avons le couteau, le couteau-poignard, la hache, la scie, le yatagan, le sabre, le couperet, la cognée, l'épée. Quel est celui dont le prévenu a fait usage ? Est ce un sabre ?

— Je ne sais...

— Un couteau, un couperet, une colichemarde ?

— Ce détail m'a échappé. De grâce ! ne me brisez pas le cœur avec ces souvenirs...

— En d'autres termes tu refuses de répondre ? Il suffit. Ton imposture éclate. Va-t'en et estime toi heureuse de n'être pas poursuivie pour faux témoignage. L'accusé est acquitté...

Après avoir pris une nouvelle demi-tasse Machin-Pacha procède à un nouveau jugement.

Il s'agit d'un Druse qui a incendié une maison contenant huit personnes.

LE PRÉSIDENT. — Reconnaissez-vous le crime ?

L'accusé ne répond pas.

LE PRÉSIDENT. — Cette attitude pleine de dignité me paraît, messieurs du tribunal, une des preuves d'innocence les plus convaincantes. Un coupable aurait éclaté en dénégations. Qu'on amène cependant les témoins.

Un vieux chrétien paraît.

— C'est toi qui dis avoir vu l'accusé mettre le feu à une maison du village *** ?

— C'est moi.

— Tu es bien vieux pour avoir la vue si bonne, Lis-tu sans lunettes ?

— Oui.

— Ah ! très bien. Et avec quoi a été mis le feu ?

— Avec du feu.

— S'est-il servi d'allumettes ?

— Je n'ai pas pris garde.

— Encore la même réponse ! Cela devient scandaleux. Sais-tu si l'accusé fume d'ordinaire ?

— Il fume.

— Pourquoi alors ne supposes-tu pas qu'en allumant sa pipe il a laissé tomber par mégarde un papier enflammé ? Ta partialité est évidente.

— Il...

— Tu as voulu influencer le tribunal...

— Je... tu...

— Suffit ! Retire-toi et bien vite. Quant

à l'accusé, notre conscience excessive dans ses scrupules le condamne à un franc d'amende pour incendie par imprudence.

Le troisième coupable, qu'on introduit après que le café a été humé derechef par l'aréopage, a jeté dans un puits trois femmes et six enfans.

Le président appelle les témoins — toujours au nombre de un.

L'UISSIER TURC. — Le témoin est mort avant-hier.

LE PRÉSIDENT. — Le doigt de Dieu se manifeste dans les moindres choses. De quoi est il mort ?

— D'une gastrite.

— La gastrite est le résultat de l'intempérance. Le témoin devait avoir l'habitude de se griser. A ce titre ses assertions ne peuvent être que mensongères. Accusé, le tribunal vous fait des excuses et espère que vous lui pardonnerez de vous avoir dérangé.

Messieurs, da séance est levée. Huissier, la demi-tasse d'étrier...

ÉCHOS DE RIO DE JANEIRO.

La lettre suivante a été lue dans le cabinet de l'empereur Napoléon III, par un somnambule lucide, magnétisé par le docteur X... à Rio de Janeiro, il y a huit jours environ :

Lettre de Napoléon III au vicomte de la Guéronnière.

Il faut tailler votre plume, cher sujet, votre plume à deux becs, pour que chaque mot que vous écrirez ait un double sens : la menace pour les monarques qui me bravent et la flatterie pour les peuples qui gémissent. Les peuples, vous le savez, gémissent toujours ! Il fallait occuper mes hordes belliqueuses avec des réformes en attendant les combats qui font tout oublier : le passé et même l'avenir. J'ai permis aux députés de desserrer un peu leurs baillons, et comme ils sont déjà apivoisés ils ne mordront personne. D'ailleurs nous aurons bientôt une guerre foudroyante. Le ministère alors ne sera pas tenu à des explications. Les libéraux ne réclameront pas ; car cela s'est produit en Angleterre pendant la guerre de l'Indostan.

Les faits accomplis serviront d'explications ultérieures et le sceptre impérial scellera toutes les réclamations.

Arrivons au fait. Le peuple croit déjà trop à mes bons sentiments et il est bien capable de déjouer mes projets d'envahissement ; il faut donc prévenir ses tentatives de raisonnement et d'indépendance et lui mettant nous même un raisonnement dans la tête, en lui faisant croire à l'affranchissement de ses voisins.

Cette généreuse intervention lui ôtera toute idée de se soulever pour ses propres intérêts. La question romaine est notre but actuel. Il faut la résoudre par une brochure que vous assaisonnerez de vos meilleures épices. Le pape me gêne aujourd'hui que j'ai désespéré de l'attacher à mon cher impérial ; il me gêne parcequ'il est l'âme incarnée de l'Autriche,

espoir toujours prestigieux de la restauration bourbonnienne, le chef de cette armée invisible qui s'oppose à mes conquêtes. Je sais bien qu'on dira des messes en cachette pour appeler les colères divines sur le fléau commun ; je sais bien aussi qu'une haine électrique se communiquera de bouche en bouche par le fil du confessionnal, mais un homme de ma trempe ne s'émue pas de ces momeries.

Vous savez le cas que je fais à l'occasion de tout ce qui est religion, serment, conscience, et que mon âme est gardée par l'épée de la France, que j'ai faite si terrible depuis 10 ans. Imitiez votre maître, dans vos doctrines : faites-vous agneau.

Posez le Saint Père en victime en compromettant le Saint Père par son entourage. Le peuple qui applaudit toujours dira que nous sommes généreux envers le successeur de Saint Pierre et que nous aurions pu le maltraiter dans son entêtement. Qu'il ressorte de l'ensemble de votre travail élastique un regret profond, une amère tristesse de ne pouvoir sauver le pouvoir temporel ; mais rehaussez toujours, élevez jusqu'au sublime, le pouvoir spirituel. Les consciences les plus chatouilleuses, les plus délicates, les poètes mêmes, marcheront d'accord avec nous, ne pouvant pas supposer que d'un éclat de rire ou d'un coup de plat de sabre on ait raison du pouvoir spirituel. Il est bientôt temps que je jouisse de la satisfaction de réunir sur ma pourpre impériale l'aigle de Solferino et la croix de Jésus. C'est la vraie prépondérance digne de mon nom, la seule qui puisse illustrer un siècle déjà si radieux. Faites-nous bons apôtres, que le peuple soit pour nous, et que la grande prêtresse devine sous cette peau d'agneau le loup dévorant. Ils connaissent ces hauts barons de l'Église, aussi bien que nous, les limites de la conscience, et s'ils essaient du langage des anges pour nous démasquer nous leur feront passer sous les yeux toutes les horribles légendes de leur généalogie, et le peuple qui aime les combats et les révolutions optera encore pour l'épée de préférence au goupillon. Mes projets sont grandioses et dignes de l'Olympe. Dussent-ils m'engloutir, dût-il ne plus rester pierre sur pierre, je marcherai toujours !

Ne faites de Garibaldi qu'un soldat heureux, de Victor Emmanuel qu'un galante-umo prêt à rendre au centuple les galanteries qu'on aura dû lui faire. Ne dites presque rien de l'Angleterre ; c'est une politique toute particulière que la sienne ; elle se triture dans les arsenaux. Quand vous aurez fini ce travail lancez-le avec l'autorisation du ministre de l'intérieur et on croira encore à une concession, et vous verrez que ce feuilleton fera son chemin. Pie IX en pâlera sous sa tiare, et le peuple applaudira toujours.

Ce feuilleton d'ailleurs sera le prologue du troisième acte du drame qu'on appelle *Le bas empire ou les passions déchainées*.

Vite à l'œuvre !

N.

Le packet.

Le vapeur anglais *Tyne*, entré dans notre port le 2 avril, nous a apporté des nouvelles :

de Paris, du 8 ; de Londres, du 9 ; et de Lisbonne, du 14 du mois passé.

Notre correspondance de Londres relate les faits les plus importants.

D'après les nouvelles télégraphiques de Lisbonne, du 12 du mois passé, le congrès des États-Unis avait rejeté les droits sur le café et le thé.

On attendait avec une grande impatience les résultats de la discussion de l'adresse. La discussion a montré une fois de plus que la France dort sous son joug. On n'a entendu que des voix ridicules, recitant leurs rôles respectifs. Quant à l'expression du vote général elle peut se traduire par ces mots bien appliqués du correspondant du *Jornal do Commercio* : *Tout ce que Votre Majesté a fait est bien fait, et tout ce qu'elle fera sera encore mieux.*

La moralité de la question de Syrie, qui a été à peine effleurée au parlement français, se trouve bien définie dans l'article du *Charivari* reproduit dans ce numéro.

Le discours de ce renégat de Larochejacquelin a au moins servi à prouver que Napoléon III est un peu gêné dans ses fringantes allures par la fermeté du gouvernement anglais.

Un cardinal Mathieu a aussi démontré que l'Angleterre avait su lier les bras de la France et délier ceux du Piémont, dans la question italienne, en vertu du même principe de non intervention.

La question chinoise a été, à ce qu'il paraît, une question de musée, de cabinet d'amateurs. On voulait la débattre à l'assemblée législative ; mais le prince Napoléon qui commande le feu... de la discussion s'est écrié en s'adressant au ministre : *ne répondez pas !* Et ses zouaves discoureurs de s'écrier tous : *ne répondez pas !* Aussi ne sommes nous pas étonné que S. M. Napoléon III ait loué son cousin ; autre naïveté théâtrale : comme si l'on pouvait douter que le rôle du prince n'était pas déjà écrit et étudié avant l'ouverture du pseudo-parlement.

À Lisbonne, la question des sœurs de charité et des lazaristes a pris de grandes proportions. Elle est devenue question de cabinet, en attendant qu'elle se métamorphose en *casus belli*. Cela devait arriver et cela arrivera pour le Brésil.

GAZETTE POUR RIRE.

Le Colonel de la table d'hôte à une vieille demoiselle très sèche, sa voisine : — Ah ! sacrédié ! voilà des côtelettes bien tendres !...

La vieille demoiselle sèche, lançant un regard vague et sentimental au colonel : — Elles n'en sont que plus à plaindre, monsieur !

L'autre jour, un parvenu, insolent et mal embouché, a reçu de son valet de chambre son rappel à la dignité.

Le valet blessé d'une grossièreté à lui lancée par son goujat de maître, dit à celui-ci en se relevant avec hauteur :

— J'ai toujours eu des maîtres, moi, monsieur !... et vous n'avez pas toujours eu des domestiques !

Un lord voyageait avec son domestique sur le chemin de fer de Londres à Douvres. Le train déraile : le maître est jeté dans un fossé qui borde la route ; le valet glisse sous le convoi.

— Conducteur s'écrie le lord. pourriez-vous me dire où est John ?

— Hélas ! mylord, il vient d'être coupé en deux par la locomotive.

— Alors faites-moi l'amitié de voir dans quel morceau de mon domestique se trouvent mes clefs, repartit flégnatiquement l'insulaire.

M. Aubert s'étant trouvé dans une compagnie de jolies femmes, on lui demanda, le lendemain, à laquelle il avait donné le mouchoir.

— Hélas ! Il y a bien longtemps que je ne me mouche plus ! répondit-il en soupirant.

Un vieil habitant du Marais arrêté à la Halle, était en train de marchander un melon :

On le lui fait six francs.

— C'est trop cher, dit-il en le rendant à la marchande ; et d'ailleurs, il n'est pas assez avancé.

Alors celle-ci mettant ses poings sur ses hanches :

— De quoi ! pas assez avancé !... Faut-il pas qu'il l'appelle papa ?

Alexandre Dumas disait l'autre jour à son fils, à la suite d'une savante discussion qui avait le blason pour objet :

— Sais-tu seulement quelles sont mes armes ?

— Tes armes ?... *Beaucoup de gueule sur peu d'or.*

— Monsieur, dit un jeune homme en entrant dans la boutique d'un artiste capillaire, je voudrais que vous me coupassiez les cheveux.

L'artiste, avec dignité :

— Monsieur, je ne coupe pas les cheveux, je les coupe.

VARIÉTÉS.

Lucrezia la bella.

Par une douce matinée de février 1640, une belle jeune fille, aussi belle que pauvre, et qui s'appelait Lucrezia, était penchée sur la balustrade extérieure, aux nervures sculptées en en feuilles d'amandier, d'une *casa* dont la fenêtre en ogive, tapissée de pervenches grimpantes, s'ouvrait sur la *Croce al Trebio*, l'une des rues les plus fréquentées de Florence. Là, le front dans sa main, qu'une duchesse eût enviée pour sa blancheur, elle paraissait livrée à une profonde rêverie. Sur ses joues colorées de ce chaud incarnat de santé naturel aux fem-

mes du Midi, ruisselaient des larmes furtives ; de l'autre main la jeune fille froissait un livre entr'ouvert. A considérer les émotions si vivement empreintes sur le visage et dans l'attitude de Lucrezia, un observateur vulgaire eût pensé qu'elles avaient leur source dans la lecture de quelque roman sentimental, pâture des âmes neuves et communes, passe-temps préféré des grisettes de tous les pays ; mais son diagnostic, eût été en défaut, car ce n'était pas d'un romancier banal, d'un poète plaintif et sans saveur que se délectait Lucrezia. Le gracieux *Sannazar* avait eu le privilège de faire vibrer la corde sensible dans l'âme de sa charmante lectrice. Inconnu dans les palais, les grandes dames n'en faisaient pas leurs délices, mais une bonne et simple fille du peuple, intelligente et éprouvée, comprenait *Sannazar* et pleurait en le lisant : certes, la vogue du jour ne valait pas cette gloire-là.

Lucrezia avait à peine comme sa famille. Son père—un brave pêcheur—était mort assassiné dans les bastilles de Naples. Sa mère n'avait pas tardé à la suivre au tombeau. Lucrezia vivait de son travail, obscure, ignorée, bien que sa beauté fût déjà connue dans Florence, et les chants consolateurs d'un poète suffisaient à ses distractions. Le silence et la solitude, qui font de l'âme humaine comme une bonne terre propre à toutes les cultures, avaient merveilleusement préparé la sienne. La semence qu'y avaient jetée la nature et le malheur allait germer et s'épanouir.

On était en plein carnaval : cette époque de plaisir et de folie pour toute l'Italie était aussi bruyante et aussi joyeuse à Florence qu'à Rome ou à Venise ; mais il n'y avait guère apparence que Lucrezia dût la passer cette année-là plus gaiement que les précédentes. Quand elle n'était pas occupée à ses travaux d'aiguille, seule dans sa *loggetta*, elle laissait volontiers s'écouler les heures en compagnie de ses pensées et de son *scrivane* de prédilection. Cependant, en voyant courir sous sa fenêtre les bandes de masques qui avaient passé la nuit au bal, la belle Florentine se prenait à regretter sa condition, son indigence, et à porter une secrète envie au sort des *signoras* à laquais et à équipage qui allaient et et venaient avec fracas par les rues de la ville. C'était en effet un curieux spectacle : le mouvement, les cris de la foule, la variété et la bizarrerie des costumes ne cessaient de le rendre attrayant pour la jeune récluse. Elle y prit même insensiblement un plaisir assez vif ; elle regarda avec plus d'attention la cohue bigarrée, et le hardi *cavaliere* qui un jour, au *Corso*, dans une mêlée populaire, lui avait baisé si ardemment la main en appelant *Madona* ! n'était peut-être pas trop éloigné de sa pensée, quand tout à coup Lucrezia jeta un léger cri, puis

s'alla cacher au fond de son nid, aussi effarouchée qu'une fauvette surprise par un aigle. Elle venait de reconnaître l'homme qui depuis quelque temps occupait son innocent caprice, et cette soudaine apparition suffisait pour la troubler. « Mais à quoi bon songer à lui ? se disait-elle ; n'est-il pas d'un rang trop élevé pour remarquer une pauvre fille comme moi ? » Tout en faisant intérieurement cette réflexion, une circonstance n'avait pas échappé à la pénétration de Lucrezia : c'est que depuis la rencontre et la scène du *Corso* l'élegant *cavaliere* passait bien souvent dans la *Croce al Trebio*.

Ce n'est pas l'ennui qui naquit un jour de l'uniformité, mais l'amour. Il vint au monde dans la solitude des cœurs attendris, soutenu par l'imagination et par l'espérance. Il vécut sans se révéler et sans se connaître jusqu'à l'heure enflammée des desirs et des aspirations des sens ; alors il emporta dans son ardent tourbillon l'âme elle-même, et enchaîna, au moins une fois en leur vie, le roi et la bergère, la reine et le berger.

Du jour où la jeune fille avait rencontré l'inconnu, elle s'était sentie entraînée vers lui. Un courant magnétique s'était comme établi entre eux. Leurs yeux ne se parlaient plus sans sourire, et leurs pensées volaient l'une vers l'autre avec leurs regards. Désormais un trait d'union invisible semblait unir leurs vies ; il se préparait pour eux une communauté de liens et de sentiments qui ne pouvaient que se cimenter et se consacrer dans l'avenir. Pourtant, ô trouble charmant de l'innocence ! tu agitas de tes émotions craintives le cœur de Lucrezia. Chaque fois que lui apparaissait l'étranger, elle fuyait son approche, tout en la désirant : ainsi la sensitive recule avec lenteur devant la main qui se penche pour la cueillir. Cette fois comme toujours, son premier mouvement avait été d'éviter le jeune homme et de se blottir en un coin d'où elle pût le voir sans être vue, se nourrissant ainsi en secret d'une contemplation chère et dangereuse. Il traversait la rue au milieu d'un groupe de jeunes gens portant des déguisements du meilleur goût, qui attestaient leur rang et leur opulence, et quoique sa taille ne fût pas au-dessus de la moyenne, il déployait dans ses mouvements tant de grâce et d'agilité, qu'il les dépassait tous et fixait plus particulièrement l'attention. Son teint, mâle et bruni, était de cette couleur mauresque qui s'en si bien à un homme ; ses yeux, d'un bleu foncé, jetaient des flammes ; sa chevelure abondante flottait en boucles sur ses épaules, et le costume d'*improvisatore*, qu'il portait avec une aisance princière, faisait de lui, sans contredit, le plus séduisant *porporato* de la cour des Médicis.

« Ils reviennent d'une fête qui a eu lieu cette nuit au palais, dit Lucrezia : comme

ils passent la vie gaiement, ces jeunes seigneurs ! Leurs visages sont épanouis ; leurs traits respirent l'ivresse du bonheur. Dans les siens pourtant, j'ai presque lu la tristesse et l'indifférence ! S'ennuierait-il parmi les grands, lui, riche et titré comme eux ? Simple artisan, je l'aimerais mieux. Oh ! comme je rougis de honte quand je songe à son audacieux baiser du *Corso*... Mais n'irai-je donc jamais à l'un de ces bals magnifiques ? La comtesse Maffei me l'a pourtant bien fait espérer l'autre jour. Elle avait chargé mon amie Olympia de m'apprendre cette bonne nouvelle : depuis, je n'ai plus revu Olympia... Eh ! cette nuit même, n'ai-je pas rêvé que je recevais une invitation ? Mais ce n'est pas tout : où prendre une toilette ? Comment se mettre et s'attifer pour faire figure dans ce beau monde-là ? Allons, Lucrezia, tu perds la tête ! »

Et ne voyant plus passer personne dans la *Croce al Trebio*, la jeune Florentine reprit son livre avec un soupir ; mais à peine avait-elle recommencé sa lecture, qu'un petit coup sec retentit à la porte de sa chambre, qui soudain s'ouvrit brusquement :

« Comment ! te voilà devenue femme savante à présent ! Quoi ! un livre à la main, et dans un pareil jour ! Quelle sagesse, ou plutôt quelle folie ! »

Alors Olympia, qui était *donna serva* chez la comtesse Maffei, ayant posé sur la petite table en bois de bouleau qui meublait la chambre de son amie un coffret qu'elle tenait sous le bras : « Allons, Lucrezia, dit elle, nargue l'ennui et l'infortune ; le jour du plaisir est arrivé ! Tiens, regarde cette charmante toilette de bal ; c'est à toi qu'elle est destinée. Voici en même temps et dans toutes les formes, l'invitation que t'avait promise madame la comtesse. C'est une fête dont on parlera, ma chère ; tu y paraîtras sous le costume d'une reine juive ; toi, tu as été choisie pour être sa suivante : c'est à ta jolie figure que tu dois cet honneur-là, mignonne. Sois prête à minuit : j'ai donné ordre au cocher de venir te prendre en équipage. »

Donna Olympia n'était pas fâchée de montrer qu'elle était elle-même un peu maîtresse dans la maison des Maffei, qu'elle y commandait au moins aux laquais : mais en gouvernante discrète, elle n'en dit pas davantage ; seulement, quand elle eut dépassé le seuil, entr'ouvrant de nouveau la porte et avançant son minois de soubrette dans l'intérieur de la chambre : « *Addio ! addio ! All' sera, caramia Lucrezia !* » fit-elle en éclatant de rire : et elle s'envola comme un papillon.

Laissée tout entière à la surprise et à un ravissement qui n'était pas sans un mélange d'inquiétude : « Si le bonheur vient en dormant, se dit Lucrezia, il faut aussi qu'il

arrive quand on en désespère ; certes, j'étais loin de m'attendre à celui-là pour aujourd'hui. Par exemple, Olympia aurait bien dû me donner d'autres explications et me faire un peu la leçon sur mon rôle. Voyons, comment m'habiller seule ? Est-ce que j'ai l'habitude de tous ces atours ? Au bal chez la comtesse Maffei ! En vérité, je n'en puis revenir : c'est qu'elle a vraiment songé à tout, cette bonne comtesse ! voici la coiffure, la robe et les bijoux. Tout cela me paraît bieu riche pour un costume de suivante : n'oublions pas qu'il s'agit d'être la suivante d'une reine... Jesus Maria ! échanger ces soyeux tissus contre ma bure, ce doit être une grande félicité, si ce n'est pas une mystification. » Mais un coup d'œil jeté par aventure sur son miroir chassa cette amère pensée de l'esprit de la jeune fille et parvint à la rassurer.

Il était d'usage à cette époque en Italie, chez les personnes de marque, d'associer pendant les fêtes du carnaval, comme comparses ou figurantes dans les scènes où les dames de la cour jouaient les principaux rôles, quelques-unes de ces filles du peuple souvent si remarquables par leur beauté. Sans être ici taxée d'immodestie, Lucrezia pouvait se croire digne d'un tel honneur ; mais le devait-elle aux charmes de sa personne, aux faveurs de la comtesse Maffei et à l'amitié d'Olympia, ou bien à l'intervention de quelque galant *cavaliere*, jaloux de s'en prévaloir un jour ? Certes, un pareil doute était de nature à jeter le trouble dans son âme, car la fière Lucrezia ne pouvait consentir à transiger, avec la pudeur. Ce ne fut donc qu'après avoir fait le serment de se retrancher, quoi qu'il arrive derrière les contre-forts de sa vertu qu'elle se décida à s'habiller.

Quand la fille du pêcheur, dont le cœur bondissait d'appréhension autant que de plaisir, eut essayé sa robe de lampas ; quand elle eut chaussé ses petits pieds de brodequins pailletés d'or et agrafé une ceinture de filigrane autour de sa taille, avec toute la coquetterie et l'adresse d'une femme du monde qui n'aurait jamais fait autre chose de sa vie, elle emprisonna dans un réseau de perles sa chevelure noire et lisse ; elle ouvrit l'écrin qui renfermait les bijoux, complément de sa toilette, passa à ses doigts les chatons de pierreries moins brillantes que ses prunelles, répandit quelques gouttes de parfum sur ses dentelles d'Espagne, et, tout émerveillée de l'éclat de son costume, parut assez contente de sa petite personne. Ce n'était pas sans quelque raison, on doit le croire : car, ainsi parée et transfigurée, Lucrezia pouvait passer pour la plus adorable *madonna* de toute la Toscane.

A l'heure dite, l'équipage de la comtesse Maffei, précédé d'un piqueur portant une torche allumée, était à sa porte. Alors Lu-

crezia se couvrit le visage d'un masque de velours noir, et monta en voiture avec tout le *brio*, toute la *desinvoltura* d'une grand dame.

Un instant après, les candélabres d'or massif du palais *Volterra* inondaient d'un océan de lumière les épaules nues de la belle Florentine.

Les fêtes que donnait la comtesse Maffei passaient pour les plus magnifiques de l'Italie. Indépendamment des familiers du palais Pitti, des Caponi, des Gerini, des Corsini, des Falconieri, personnages de la plus haute distinction « à beaucoup de quartiers, mais à peu d'idées, » on rencontrait dans les salons de la comtesse les principaux artistes et lettrés de la Toscane ; tout ce qui se distinguait alors par le goût, l'esprit et le talent. Aux noms historiques des Salviati et des Baldinelli, on pouvait en ajouter une foule d'autres bien connus dans la science et dans les arts : Torricelli, le célèbre inventeur du baromètre, le savant Andrea Cavalcante, Francisco Rovai, Faleri Chimentelli, Filippo Apollone Aretino, acteur en vogue, le poète Salvetti, et Lorenzo Lippi, l'auteur du *Malmantile*. Ce fut même à cette brillante réunion de la noblesse et du génie que la maison des Maffei dut sa haute réputation ; ce fut ainsi qu'elle rivalisa avec les célèbres assemblées du casino de San-Marco, dont le prince Léopold de Médicis était le fondateur et le premier représentant.

Quand Lucrezia parut au milieu de cette fête, il y eut un mouvement général de surprise, et l'on entendit toutes les bouches s'entretenir à demi-voix de la nouvelle arrivée. Son nom et sa condition furent bientôt, en secret, l'objet de mille propos mordants et sarcastiques. Le sourire de la curiosité et de l'ignorance volait sur de nobles lèvres, dissimulé toutefois sous le voile du bon ton, blotti derrière l'éventail des convenances. La comtesse Maffei, qui avait reçu le mot d'ordre d'un de ses plus intimes amis, un grand artiste qui désirait faire poser la belle Florentine comme modèle dans un tableau destiné à son Mécène ; la comtesse, disons-nous, avait volontairement consenti à inviter la *donna di bello aspetto*, comme on l'appelait dans la ville. Elle vint donc au-devant de son invitée sitôt qu'elle l'aperçut, et lui tendant la main avec grâce : « Soyez la bienvenue, dit-elle, *donna Lucrezia*, et permettez-moi de vous nommer ici, car en dépit de votre masque vous êtes déjà trahie ; chacun a su deviner que les charmes cachés sous ce costume appartiennent moins à une suivante qu'à une reine ; aussi, *mia bella*, vous me pardonnerez, je l'espère, de vous avoir réservé parmi nous un rôle dont vous êtes beaucoup plus digne que moi. » Et détachant sa couronne de diamants, elle la posa elle-même sur la tête de Lucrezia avec une dignité sérieuse qui fit fuir à l'instant tous les sourires, et donna définitivement congé aux moqueries des assistants.

La comtesse, dont la taille était petite et la beauté médiocre, en consentant à intervertir les rôles ce soir-là, avait cédé à une exigence d'art. Ce sacrifice d'amour-propre, publiquement accompli, témoignait au moins qu'elle était femme d'esprit.

D'un autre côté, cette politesse pouvait passer, en ce temps-là, pour un acte de di-

plomatie assez habile ; car la noble dame n'avait point oublié le nom du pêcheur Masaniello, si redoutable encore aux grands, et c'était sans doute un peu à cause de cela qu'elle faisait si bon accueil à sa fille.

Mais celle-ci, éperdue, haletante sous le poids de son rôle, sans qu'il lui fût possible d'en deviner ni le but ni la fin, s'exaltait dans le silence de son admiration naïve, et jetait à travers son masque un long et curieux regard sur ce mouvement et sur ce luxe dont elle n'avait aucune idée.

De vastes galeries, les unes éblouissantes des peintures historiques du Caravage et de Michel-Ange, les autres décorées des scènes voluptueuses de l'Albane, des fresques riantes du Corrèges et du Dominiquin, s'ouvraient sur d'immenses jardins éclairés de leurs féeriques que traversaient les accords d'une musique dont la douceur, se mêlant à l'éclat des bougies, semblait confondre le son et la lumière dans une seule et ineffable harmonie. Les planchers, garnis de plantes odoriférantes et d'arbustes en fleur, étaient si artistement dissimulés sous des tapis de mousse et de verdure, qu'on les eût pris pour la nature même. La richesse, la variété, l'imprévu des costumes ajoutaient encore à l'entraînement de cette fête admirable, unique en son genre, que l'histoire a décrite et dont la postérité a gardé le souvenir.

Quand l'heure du souper fut venue, un berceau naturel surgit tout à coup dans la grande avenue du parc, et l'on vit à travers le feuillage emprunté des charmilles se dresser, comme par enchantement, un de ces somptueux *somposi* à la mode de l'époque, servi avec la plus délicate et la plus exquise profusion. Alors, suivant le cérémonial prescrit par la comtesse Maffei, les hommes et les femmes prirent place aux pieds de la reine Lucrezia, autour d'une table où la gaieté la plus communicative et la plus spirituelle semblait jaillir des mets parfumés et des amphores pétillantes. Au dessert parut un *improvvisatore* qui accompagna de son luth, dans un idiome comique, des ballades provinciales et des *canzonette* si originales, qu'elles soulevèrent dans l'assemblée comme une tempête d'applaudissements. En cet instant aussi, le cœur de Lucrezia battit plus fort. Devant l'assaut général des regards dirigés sur elle, la jeune fille perdit contenance ; elle laissa échapper de ses doigts un beignet d'ananas, dont le jus rose ruissela sur le corsage entr'ouvert de sa robe ; elle recula deux pas en arrière avec son siège, et mit instinctivement sa main sur ses yeux, comme fait une vierge qui passe à l'état de femme...

Elle venait de reconnaître dans cet *improvvisatore* celui de la *Croce al Trebio*, l'inconnu du *Corso* lui-même, et bientôt, à ses accents passionnés, à ses allusions ardentes, il n'était plus possible de douter qu'elle ne lui dût sa présence en ces lieux.

Le scorpion qu'entoure un cercle de feu n'est pas plus agité, plus terrifié que ne le fut à cette vue la belle Florentine. Comment avait-elle osé, jeune fille faible et sans défense, s'aventurer ainsi chez une femme qui, par jalousie peut-être, dressait une méchante embûche à sa jeunesse et à sa légèreté ? Cette pensée l'accabla. Elle eut regret alors d'avoir cédé à sa curiosité coquette, d'avoir quitté sa

demeure modeste et sûre pour ces salons dorés où l'on respirait une volupté dangereuse; elle voulut fuir... mais il n'était plus temps. Déjà le narcotique versé dans son breuvage opérait au milieu des réflexions tardives que lui suggérait l'imprudence de sa conduite, et la livrait tout endormie à la puissance volonté des Maffei.

Quand Lucrezia ouvrit les yeux, il faisait grand jour. Elle était à demi couchée sur une estrade, dans l'atelier d'un peintre occupé à jeter son costume et ses traits sur une toile immortelle. Le tableau représentant la reine Esther devait orner la galerie de la comtesse Maffey, qui l'avait payé d'avance vingt mille ducats à son artiste favori, au cavalier du Corso, à l'élégant improvisatore du palais Volterra, au plus grand peintre de son temps, en un mot à Salvator Rosa, qui, plus tard, voulant reconnaître les bontés de Lucrezia Masaniello, qu'avait subjuguée son génie, ne dédaigna pas d'ouvrir à son tour à l'humble fille les portes de son palais de la piazza della Trinità, d'où elle descendit de son trône de comédie pour être sa femme.

ÉDOUARD L'HÔTE.

ANNONCES.

ARTICLES EN CHEVEUX,
dessins et bijoux.

M. Gilet, dont la maison est située rue des Ourives n. 52, fait des objets d'art en cheveux avec le plus grand soin et à des prix très raisonnables.

Les bagues, les broches, les bracelets, les épingles et les tableaux sont faits dans le goût le plus moderne. L'artiste sait toujours donner à ces souvenirs si précieux un cachet artistique qui en augmente la valeur.

AU MISSEL

J. B. LOMBAERTS

RELIEUR DE S. M.

ET ACADEMIE IMPÉRIALE DES
BEAUX-ARTS

17 Rue des Ourives 17

à l'honneur d'annoncer au public qu'ayant a grand son atelier, et occupant plus d'ouvriers, il se trouve à même d'entreprendre tout genre d'ouvrages aussi grands qu'ils soient, dans le plus bref délai et aux conditions les plus modérées.

Les ouvrages riches, tels que livres ou albums en maroquin, sole moirée ou velours, ainsi que les porte-feuilles, porte-cigars, porte-montres, vide-poches, etc., avec broderie, seront toujours faits par lui-même, avec toute la perfection possible, afin de continuer à mériter la confiance dont le public l'a honoré jusqu'à ce jour.

Son magasin vient de recevoir un grand assortiment de papiers et articles de bureau.

CERCLE DE L'ACADEMIE.

8 Largo de S. Francisco de Paula 8

Neufs et excellents billards

DU FABRICANT DAUGAS-MIRANDA

Auguste Ecrepont, de retour de son voyage à Paris, connu comme un des meilleurs professeurs du jeu du billards, fait part à ses amis, anciens élèves et aux amateurs de ce noble jeu, qu'il est intéressé et gérant de cet établissement, et il est à la disposition des personnes décentes et qui se respectent, qui lui feront l'honneur de fréquenter l'établissement, dont il leur sera obligé et reconnaissant de leur preuve de sympathie, et il promet de faire tous ses efforts, pour mériter la confiance et la satisfaction.

Il est flatté d'offrir des billards et des bandes comme il n'en a pas vu de meilleurs ni plus justes, dans son voyage à Paris; il donnera des leçons du jeu de billard aux personnes qui le désireront, et gratuitement.

N. B. Il est expressément défendu de jouer de l'argent dans cet établissement.

SANTÉ ET BIEN-ÊTRE

PILULES HOLLOWAY

Privilégiées par tous les gouvernements.
Connues avantageusement dans tous les pays du monde.

Prescrites par les plus célèbres médecins.

Les Pilules Holloway, élaborées sous la direction de l'inventeur, se trouvent dans ses établissements, généraux, à Londres, 244, Strand, et à New Yorks 80, Maiden Lane.

Dépôts au Brésil: A Rio de Janeiro, chez MM. dos Santos Mosquita, rue Direita n. 26; H. Prins, rue do Hospicio 40. A Pernambouc, MM. Louin & C^e. A Porto-Alegre, M. A. Cornetel. A Bahia, MM. Von Bergen & C^e. A Maranhão, MM. J. J. de Azevedo Almeida & C^e.

A Cidade de Ouro Preto.

EUGÈNE LAVOGADE
doreur.

Dore montres, chaînes, calices, tabatières, et tout ce qui concerne sa partie.

251 RUA DO SABAO 251

MAISON TRIGIT

128 RUE DO OUVIDOR 128

GROS ET DÉTAIL.

Caporal, régie de Paris, 400 et 800 réis le paquet de 1 ou 2 hectos. Imitation du caporal, même marque et même étiquette 160 et 320 réis paquets de 1 et 2 hectos. Maryland, virginie, latakia, régie de Paris 500 réis le paquet d'un hecto. Perle de wervick, harbeleck, etc. 300 réis 1 hecto. Nord-américain solace yellow, anderson, enveloppe en plomb 160 réis le paquet; 8 1/2 la caisse de 72 paquets.

Tabac à priser, régie française, fin et gros, de la civette à 1 1/2 le paquet de 2 hectos et 2 1/2 le paquet de 5 hectos.

Tabac du levant sultaness, argos, trebisonde, vendu à 8, 10, 12 et 14 1/2 le sac d'un ocque, environ 3 livres brésiliennes Rapéture à 4 1/2 la 1 1/2 ocque, 1 livre 1 1/2, boîte en zinc.

Cigarettes turques, 4 grandeurs différentes à 1 1/2 800, 2 1/2, 2 1/2 500 et 3 1/2 la boîte de 1000.

Sacs à tabac et papier à cigarettes turc. Chibouks de tous prix.

Cigares, Havane, planteurs à 15 1/2 et 20 autres marques connues, Hambourg, Anvers, Manille, Bayonne, suisses, toutes grandeurs 3 1/2 le 100. Bahia, suspiros, panatellas, senadores, de Cardoso et de Lima à 4 1/2 le 100.

Papiers à cigarettes de toutes les bonnes marques françaises, 500 pots à tabac à choisir. Rateliers pour pipes à 1 1/2. Grande variété de pipes, de tous genres: marseillaises à 380 réis la douzaine, pipes porcelaine à couverts et à figures et à dessins à 4, 5, 6, 7 et 8 1/2 la douzaine. Bouts de cigares et cigarettes en ambre, à griffes, en os, en écume. Portemonnaie, porte-cigares, en paille, en cuir de Russie, etc.

Blagues en soie, en cordonnet, en filonelle, façon levant.

Canes. Nerfs de bœuf. Allumettes françaises et anglaises, etc.

PORTES BOU-
TEILES EN FER



pour ranger 300 bouteilles avec économie de place et sans casse.

Avec porte fermant à clef. 45 1/2 000

Dite sans porte . . . 35 1/2 000

FABRIQUE DE LITS DE FER.

DE E. BERLAL.

Rue d'Assemblée n. 51.

COLLÈGE FRANÇAIS

52 RUE DO CANO 52

A partir du 1^{er} avril prochain, il y aura dans ce collège un cours théorique et pratique de langue anglaise, dirigé par l'éminent professeur, M. le Dr. Cullen.

Les jeunes gens, qui ne fréquentent pas le collège et qui voudraient suivre ce cours, y seront admis pour un prix très-modéré.

Outre ce cours, qui aura lieu à 3 heures après midi, il y en aura un autre à 8 heures du soir.

ANTIGA FABRICA DE PENTESDE
Hubert Meziat e seu filho Guillaume.**121 RUA DO OUVIDOR 121**

E

192 A RUA DA QUITANDA 192 A

N. B. — Meu filho, que aprendeu seu officio na melhor fabrica de Paris, se encarrega de concertar os pentes quebrados, os mais difíceis que se podem fazer. Acha-se elle á testa da casa da rua da Quitanda n. 192 A, e eu dirijo a da rua do Ouvidor n. 121.

Nas duas casas o respeitavel publico ha de encontrar sempre un grande sortimento de pentes de todas as qualidades, do mais apurado gosto e o que ha de mais moderno neste genero, sendo os preços os mais commodos que é possível.

Rue d'Ouvidor n. 135.**MAISON DENILLE ET BLANCHARD.**

COUTELLERIE ANGLAISE.

M. Blanchard vient de recevoir par le dernier packet, de la coutellerie anglaise de première qualité, telle que rasoirs, couteaux et canifs de la fabrique de Roger.

PAGE AGRAFFE.

Petit crochet fort ingénieux et de nouvelle invention, pour relever les robes, sans être obliger de les tenir.



VINS VIEUX DE ST. GEORGES
en barriques et en bouteilles.

RUE DE ST. JOSE' N. 30.

BRÉSIL PITTORESQUE

texte par Charles Ribeyrolles.

3 Volumes accompagnés d'un album de 75 dessins copiés des photographies de Victor Frond par les plus grands artistes de Paris; 200\$000 rs. l'œuvre complète, payables à la livraison de l'album complet.

N. B. Les demandes de l'intérieur du Brésil devront être faites par l'intermédiaire des correspondants à Rio, qui recevront l'ouvrage et seront responsables du paiement.

On s'abonne chez M. Victor Frond éditeur-proprietaire rue d'assemblée n. 34.

Les volumes séparés de l'album 15\$000 rs.

Charcuterie française.

RUE DA VALLA 138.

Madame Veuve Treuffar e C.

ont l'honneur de faire savoir à toutes leurs pratiques ainsi qu'aux personnes qui voudront bien se servir chez eux que la saucisse sera toujours comme par le passé par cochon à 500 rs. la livre, ainsi que les condins. Volaille rôtie au four le dimanche.

Spécialité de modes**Mme Palmire Tingry**

L'on trouve toujours un joli choix de chapeaux de soie, de paille d'Italie, pour dames et enfants, et chapeaux-amazone, mantelets de soie, oiffures modernes, ballons de toutes les grandeurs, bonnets, robes et petits souliers de baptême. Gants-Jouvin de toutes couleurs à 2\$ la paire.

Parfumerie fine. — On lave et on remet à neuf les chapeaux de paille.

34 B. RUE DES OURIVES 34 B.

Avis intéressant.

Une dame parlant l'anglais, le français, le portugais, l'espagnol désirerait trouver une place dans une maison de commerce ou toute autre occupation. S'adresser par lettres aux initiales M. C. au bureau du journal rue do Ouvidor n. 112. La réponse suivra dans les trois jours.

PIANOS On accorde, on vend et on échange des pianos, on les répare parfaitement, dans un bref délai et à des prix raisonnables, chez M. Baguet rue d'Ajuda n. 6.

Chirurgien dentiste.

M. T. B. Diniz, reco par la Faculté de Rio de Janeiro, exerce la profession de dentiste. Son cabinet est situé au

Largo do Rocio n. 14**MAGASIN DE MODES**

DE

Madame Etienne Canard

On trouve dans ce magasin bien assorti: des costumes d'enfants, en piqué, jaconnat et mousseline; des petites bottines; des bonnets; des bas, etc.; des broderies de tout genre, jupons, chemises, robes brodées, mantelets de soie, dentelles, rubans, velours, voiles, coiffures pour bals et mariages, en geai, en chenille; dentelles vraies et d'imitation, bracelets, épingles et colliers;

Un choix magnifique de chapeaux, pour dames et enfants; ombrelles. On lave et remet à neuf les chapeaux de paille.

Spécialité de ballons.

On trouve dans cette maison un grand choix de ballons et d'aciers pour ballons, en gros et en détail.

35 RUE DOS OURIVES 35

GANTS**JOUVIN & PRÉVILLE**

se vendent en gros et en détail.

pour hommes et pour dames.

MAISON GUION & PRÉVILLE

155 RUE DO OUVIDOR 155

Cette maison tient toutes les nouveautés concernant la toilette des dames et des hommes.

Madame Carlota Millet

donne des leçons de piano et chant.

RUE D'AJUDA N. 63

Cordonnerie.

Joli assortiment de chaussures en tous genres, pour hommes, dames et enfants.

On a besoin de bons ouvriers.

93 Rue d'Assemblée 93.**THEATRO****S. JANUARIO.**

TERÇA-FEIRA 9 DE ABRIL DE 1861

**ESPECTACULO E CONCERTO
VOCAL E INSTRUMENTAL**

EM BENEFICIO DE

MADAME SOPHIA GUILLEMET**ex-prima dona do Café-Cantante
do Paraiso**

Como benevolo concurso do Sr. Gravenstein, rabequista, do Sr. Adriano Pereira de Azevedo, pistão, de mademoiselle Pauline Lewerens, cantora, do Sr. Verneuil, pianista, e dos artistas do theatro de S. Januario.

A Proposito em um acto, ornado de musica intitulada

OS ZUAVOS

Além de musica composta pelo Sr. Gusman, é ornado tambem do Kan-kan, da *Corda Sensível*, un amoureux, etc.

Tomão parte os Srs. De-Giovani, Guilherme, Marlins, Magalhães e Pereira de Souza, e as Sras. D. Jesuina e Camilla.

**CONCERTO VOCAL E INSTRUMENTAL
ITALIANO E FRANCEZ.**

- 1.º Overture do *Cavallo de Bronze*, musica de Auber, pela orchestra augmentada, dirigida pelo Sr. V. Gusman.
- 2.º Grande aria de *Ernani*, musica de Verdi, cantada em italiano por madame Guillemet.
- 3.º Fantasia de pistão, composta e executada pelo Sr. Adriano Pereira de Azevedo.
- 4.º Cavatina de *Gemma di Vergi*, musica de Donizetti, cantada em italiano por mademoiselle Pauline.
- 5.º Fantasia para rabeça, executada pelo Sr. Gravenstein.
- 6.º *Polaca de Jerusalem*, grande opera franceza, musica de Verdi, cantada em francez por madame Guillemet.
- 7.º Overture do *Juramento*, musica de Auber, executada pela orchestra.
- 8.º Dueto da *Norma*, musica de Bellini, cantado em francez por mademoiselle Pauline et madame Guillemet.

Principiará o spectaculo com uma linda e nova comedia
a qual será annunciada nos jornaes.

A beneficiada espera na benevolencia do respeitavel publico, que tantas vezes a tem applaudido no Cafe-Cantante do Paraiso.

Os bilhetes podem ser procurados na rua do Ouvidor n. 128, casa de madame Trigil.

Principiará ás 8 horas.

Imprimerie de N. L. VIANNA & FILS.
rue d'Ajuda 79.